

Théories de la connaissance

Du paradoxe de Ménon aux sciences cognitives

Éloïse Boisseau

3 décembre 2023

1 Présentation générale

Qu'est-ce que *savoir* ? Savoir peut aussi bien être quelque chose qui m'arrive (je vois une souris passer sur le sol de ma cuisine et je *sais* du même coup qu'il y a au moins une souris dans ma maison) que quelque chose que je cherche à faire (je peux par exemple *essayer* de savoir comment la souris a pu entrer, avancer des hypothèses à ce sujet, les mettre à l'épreuve et arriver au bout du compte à une certaine conclusion en fonction des indices, des signes ou des éléments qui se trouvent à ma disposition). Est-ce à dire qu'il y aurait plusieurs *types* de savoir ou de connaissance : un savoir que l'on pourrait qualifier par exemple de « perceptuel », savoir qui serait immédiat, qui ne serait pas forcément volontaire, qui ne demanderait pour ainsi dire pas d'effort d'une part, et un savoir davantage construit, soumis à certaines normes de correction, qui ne saurait être involontaire et qui demanderait en contraste une bonne dose d'application d'autre part ? Comment se distinguent mon savoir qu'il y a une souris dans ma cuisine et (par exemple) mon savoir que les souris sont des mammifères ? A-t-on bien ici affaire à deux *savoirs* ou *connaissances* ?

Mais comment, demandera-t-on alors, être *réellement* assuré qu'il s'agit bel et bien – dans un cas comme dans l'autre – de *connaissance* (et pas d'une simple croyance) ? Je peux très bien me méprendre, avoir tort, et ma connaissance supposée peut alors me glisser des mains. Quels sont les critères pour distinguer la simple croyance (ou la simple opinion) de l'authentique connaissance ? Puis-je connaître quelque chose *par accident* ou par *chance* ? Puis-je connaître quelque chose *isolément* (c'est-à-dire sans connaître *d'autres* choses) ? Y a-t-il des fondements à la connaissance, un roc sur lequel elle repose ou est-elle à elle-même son propre fondement ? Y a-t-il du reste des connaissances qui seraient parfaitement

stables, inamovibles tandis que d'autres seraient plus labiles ? S'il y a une telle hiérarchie, est-ce lié à ceci que la provenance ou le point de départ des connaissances en jeu ne sont pas les mêmes ? Y a-t-il dans ces circonstances *une* ou *plusieurs* sources de connaissance ?

Plus généralement, faut-il distinguer le savoir de la connaissance ? Faut-il distinguer le savoir de la science ? Quel est le rapport du savoir ou de la connaissance à l'*information* ? Le savoir est-il un *état* dans lequel je peux me trouver, que je peux acquérir (par le fruit de mes efforts) et que je peux dès lors perdre (par exemple en oubliant, en dormant, en étant assommée) ? Y a-t-il un *domaine propre* à la connaissance, ce qui exclurait du même coup d'*autres* domaines qui seraient ainsi en dehors de toute connaissance ? Y a-t-il des *limites* ou des *frontières* à la connaissance ? Puis-je en particulier connaître des vérités *générales* ?

Symétriquement, y a-t-il un domaine propre des *connaisseurs* (des sujets de la connaissance) : y a-t-il des positions particulièrement privilégiées pour connaître, des étapes par lesquelles il faudrait forcément passer pour connaître quoi que ce soit ? Faut-il en outre être doté d'une certaine nature, de certaines caractéristiques ou d'une certaine constitution pour faire partie des *connaisseurs* ? Peut-il y avoir un savoir *collectif*, un savoir *distribué*, un savoir *dématérialisé*, un savoir *inconscient* ? Quels sont les obstacles, les périls et les avaries que l'on rencontre sur le chemin de la connaissance (biais, illusions, *bullshit*, mensonges, manipulations, *lobbying*, pénuries ou surplus d'information, etc.) ? La connaissance est-elle enfin, au bout du compte, une *bonne chose*, quelque chose qu'il faut valoriser et chérir, qui peut alors être le lieu de l'exercice de certaines *vertus* ?

Ces questions constituent un petit échantillon des grandes questions qui agitent – depuis le berceau grec des premières interrogations socratiques jusqu'aux enquêtes et théories contemporaines des sciences dites cognitives – toutes celles et ceux qui s'intéressent d'une manière ou d'une autre à la notion de connaissance. L'objectif premier du cours sera de présenter un panorama introduisant à la fois à ces difficultés monumentales et à différentes réponses qu'elles ont suscité : ce panorama délimitera à gros traits ce champ que les anglosaxons appellent « *Epistemology* »¹. Le second objectif sera d'en montrer et d'en éprouver, chemin faisant, sa brûlante actualité (objectif qui nous fera ainsi passer sur le terrain de l'épistémologie dite *appliquée*).

1. Nous l'appellerons pour notre part tantôt « théorie de la connaissance », tantôt dans ce sens anglosaxon, « épistémologie ».

2 Bibliographie principale

- [1] Coady, D., & Chase, J. (éds.) (2018), *The Routledge Handbook of Applied Epistemology*, Routledge.
- [2] Dutant, J., & Engel, P. (éds.) (2005), *Textes clés de philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance, justification*, Vrin.
- [3] Hacker, P. M. S. (2013), *A Study of Human Nature, The Intellectual Powers*, Basil Blackwell.
- [4] Hetherington, S. (éd.) (2014), *Metaphysics and Epistemology: A Guided Anthology*, Wiley Blackwell.
- [5] Sosa, E., Kim, J., Fantl, J., & McGrath, M. (éds.) (2008), *Epistemology: an Anthology*, 2^e édition, Blackwell Publishing.

3 Plan de cours

3.1 Qu'est-ce que connaître ? La conception tripartite

Après une brève présentation générale du cours, nous nous attaquerons de front à la question de la nature de la connaissance. Qu'est-ce qui est caractéristique du savoir ? Qu'est-ce qui distingue le savoir de ce qui n'est *pas* du savoir ? Quand il s'agit de savoir ce qu'est le savoir, l'analyse la plus classique, qui joue bien souvent le rôle de point de départ pour les réflexions sur la connaissance est l'analyse dite *tripartite* de la connaissance. Sa première expression se trouve chez Platon, dans un fameux passage du *Théétète*. Les trois éléments constitutifs de la science, du savoir ou de la connaissance, seraient les suivants : (1) une connaissance doit se concevoir comme une *croyance* (dimension *doxastique*) ; (2) cette croyance doit être *vraie* (dimension dite parfois *factive* de la connaissance) ; (3) cette croyance vraie doit en outre être *justifiée*. Nous présenterons et discuterons cette analyse.

3.1.1 Bibliographie sélective

- [1] Platon, *Théétète*, in Brisson, L. (dir.), *Œuvres complètes*, trad. fr. Nancy, M., Flammarion, 2008.

3.2 La nature de la connaissance. Objections à la conception tripartite : les cas de Gettier

La conception tripartite de la connaissance a un attrait indiscutable, mais doit pourtant faire face à des objections dirimantes. Chacun des éléments de cette analyse semble séparément nécessaire, mais il est douteux qu'ils soient collectivement suffisants. Nous confrontons donc la conception tripartite de la connaissance à une famille de contre-exemples qui l'expose à son défi le plus célèbre, que l'on appelle les « cas de Gettier ». Le problème posé par les cas de Gettier est que l'on peut selon toute apparence avoir des croyances vraies et justifiées dont le statut est toutefois plutôt celui d'un heureux hasard épistémique (*epistemic luck*) que celui d'une authentique connaissance. Comment prendre en charge de tels cas ? L'analyse tripartite de la connaissance doit-elle être amendée ou doit-elle être complètement abandonnée ? Faut-il par exemple durcir sa condition de justification, ou bien ajouter une quatrième condition nécessaire (de sorte que ces quatre conditions deviennent collectivement suffisantes), et si oui, laquelle ?

3.2.1 Bibliographie sélective

- [1] Gettier, E. L. (1963), « Is Justified Belief Knowledge? », *Analysis* 23, pp. 121–123, tr. fr. Dutant J., « Une croyance vraie et justifiée est-elle une connaissance ? » in Dutant J. & Engel, P. (éds.), *Philosophie de la connaissance*, pp. 43–46, Vrin, 2005.
- [2] Nozick, R. (1981), *Philosophical Explanations*, Harvard University Press.

3.3 La nature de la justification et les fondements de la connaissance : le trilemme d'Agrippa

De nombreux débats en épistémologie s'attardent alors sur la dimension justificative de la connaissance : pour qu'un jugement (ou un propos) soit considéré comme relevant du savoir, il doit être *justifié* (on doit donc lui donner des *raisons*). Or, il n'est pas clair de savoir ce qui doit ou ce qui peut compter comme une justification. Un vénérable problème, parfois connu sous le nom de « Trilemme d'Agrippa », illustre bien ces difficultés. Un jugement (ou un propos), pour être justifié, peut renvoyer vers quelque chose qui est déjà justifié, ce qui ouvre immédiatement le risque de régression à l'infini. Alternativement, un jugement, pour être justifié, peut renvoyer vers quelque chose d'injustifiable, ce qui ouvre immédiatement l'accusation d'arbitraire ou de dogmatisme. Enfin, un jugement, pour être

justifié, peut renvoyer vers une chaîne de justifications qui renvoie, au bout du compte, au jugement dont nous sommes partis, ce qui ouvre immédiatement l'accusation de circularité, d'être coincé dans un cercle vicieux. Ces trois options semblent aussi mauvaises les unes que les autres : doit-on alors abandonner cette dimension de justification de l'analyse de la connaissance ou faut-il au contraire la préciser pour éviter en particulier ce trilemme ?

3.3.1 Bibliographie sélective

- [1] Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. fr. Pellegrin, P., Seuil, 1997.
- [2] Platon, *Ménon*, in Brisson, L. (dir.), *Œuvres complètes*, trad. fr. Canto-Sperber, M., Flammarion, 2008.

3.4 La nature de la justification et les fondements de la connaissance : internalisme et externalisme épistémique

Ces difficultés autour de la justification doivent donc être creusées. On abordera dans un premier temps deux espèces parmi les réponses dites « internalistes » : une réponse dite *fondationnaliste* à la question de la justification selon laquelle il existerait bel et bien des connaissances basiques, ayant donc le statut de « fondation » épistémique (réponse qui embrasse donc la deuxième branche du trilemme). Toute connaissance se ferait alors en construisant sur la base de ces fondements. Une seconde espèce est la réponse dite *cohérentiste*, selon laquelle la connaissance n'est pas structurée de manière pyramidale mais est en réalité structurée en réseau, les éléments de notre connaissance s'appuyant ainsi au bout du compte les uns sur les autres (réponse qui embrasse donc la troisième branche du trilemme mais qui récuse l'accusation de cercle vicieux : il y a bel et bien cercle, mais cercle *vertueux*).

Aussi différentes soient-elles, ces réponses présupposent toutefois qu'un individu doit toujours pouvoir justifier sa croyance par des informations qu'il possède et qui lui sont donc accessibles. En contraste, les réponses externalistes considèrent au contraire – et c'est la morale qu'ils tirent des cas de Gettier – qu'une connaissance doit passer par des raisons *externes* à l'individu, et qui ne lui sont par conséquent pas toujours accessibles. Nous examinerons en particulier la conception de Robert Nozick selon laquelle la connaissance requiert de suivre la vérité « à la trace » (ce que l'on pourrait appeler la dimension « investigative » de la connaissance).

3.4.1 Bibliographie sélective

- [1] Bonjour (1978), « Can Empirical Knowledge Have a Foundation? », *American Philosophical Quarterly* 15, 1, pp. 1-13.
- [2] Bonjour, L. (1980), « Externalist Theories of Empirical Knowledge », in French, P., Ueling, T., & Wettstein, H. K. (éds.), *Midwest Studies in Philosophy, Vol. 5 : Studies in Epistemology*, University of Minnesota Press, pp. 53-73, tr. fr. Roudaut, F., « Les théories externalistes de la connaissance empirique », in Dutant, J., & Engel, P. (éds.), *Textes clés de philosophie de la connaissance*, Vrin, 2005, pp. 221-258.
- [3] Chisholm, R. M. (1981), *The Foundations of Knowing*, University of Minnesota Press.
- [4] Goldman, A. (1976), « What is Justified Belief? », in Pappas, G. S. (éd.), *Justification and Knowledge*, pp. 1-23, tr. fr. Glon, E., « Qu'est-ce qu'une croyance justifiée ? », in Dutant, J., & Engel, P. (éds.), *Textes clés de philosophie de la connaissance*, Vrin, 2005, pp. 187-220.
- [5] Lehrer, K. (1986), « The Coherence Theory of knowledge », *Philosophical Topics*, 14, pp. 5-25, tr. fr. Brunet, A., « La théorie cohérentiste de la connaissance », in Dutant, J., & Engel, P. (éds.), *Textes clés de philosophie de la connaissance*, Vrin, 2005, pp. 111-141.
- [6] Nozick, R. (1981), *Philosophical Explanations*, Harvard University Press.
- [7] Sosa, E. (1980), « The Raft and the Pyramid », in French, P., Ueling, T., & Wettstein, H. K. (éds.), *Midwest Studies in Philosophy, Vol.5 : Studies in Epistemology* University of Minnesota Press, pp. 3-25, tr. fr. Roudaut, F., « Le radeau et la pyramide », in Dutant, J., & Engel, P. (éds.), *Textes clés de philosophie de la connaissance*, Vrin, 2005, pp. 143-178.

3.5 Le statut de la connaissance : le problème de la démarcation et la faillibilité essentielle des connaissances

Un aspect découlant des explorations précédentes concernant la justification tient au statut de la connaissance. Quels critères – demandera-t-on en particulier – doit-on mobiliser pour distinguer une croyance ou une hypothèse scientifique (susceptible de nous donner des connaissances) d'une croyance ou d'une hypothèse qui ne le serait pas? Ce problème dit de la « démarcation », notoirement articulé par Karl Popper, est l'un des embarras centraux pour l'enquête épistémologique. Nous voulons certainement faire le tri entre un propos qui respecte certaines normes de scientificité (j'avance quelque chose parce que je me suis renseignée auprès d'une source fiable, j'ai mené une enquête scrupuleuse, j'ai fait une expérience minutieuse, etc.) et un propos qui ne les respecterait pas (j'avance quelque chose parce que cela me plaît, parce que je l'ai vu en rêve, parce que cela me rassure, etc.). Il s'agit alors de tracer la ligne entre ce qui relève d'une science (et est donc susceptible de donner lieu à d'authentiques connaissances) et ce qui ne relève pas d'une science (et n'est

donc pas susceptible – sinon par accident – de donner lieu à d’authentiques connaissances). Pour le dire autrement, à quelles conditions peut-on dire que l’on a affaire à une *pseudo-science*? La solution bien connue de Karl Popper à ce problème de la démarcation prend la forme de ce qu’il appelle le « critère de falsifiabilité » : pour toute théorie à prétention scientifique, la fausseté de ses propositions doit (au moins *logiquement*) être possible. Nous examinerons les mérites et les limites de cette approche.

3.5.1 Bibliographie sélective

- [1] Popper, K. (1962), *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, tr. fr. Irene, M., *Conjectures et réfutations*, Payot, 2006.
- [2] Hansson, S. O., « Science and Pseudo-Science », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Fall 2021 Edition), Zalta, E. N. (éd.), URL : <https://plato.stanford.edu/archives/fall2021/entries/pseudo-science/>.

3.6 Le défi du scepticisme radical : peut-on réellement croire qu’un quelconque savoir est impossible ?

Se peut-il toutefois que la possibilité même de la connaissance nous soit refusée ? S’il est difficile de savoir ce qu’est la connaissance, et s’il est difficile de savoir ce qui en est la marque, il est au fond tout aussi difficile de savoir si quoi que ce soit peut bel et bien être connu. C’est sur la possibilité d’une ignorance radicale que repose la position *sceptique*, qui revient à affirmer que rien n’est jamais su, ou du moins rien n’est jamais su *avec certitude*. Cette possibilité prend des formes plus ou moins familières : du Malin Génie – entité quasi-divine et néanmoins trompeuse – des *Méditations métaphysiques* de Descartes à ses incarnations plus récentes sous la forme de l’hypothèse des « cerveaux dans une cuve » de Putnam ou encore celle de l’hypothèse dite de la *simulation* (Bostrom). La réponse de Putnam (d’inspiration wittgensteinienne) à une telle hypothèse nous permettra toutefois d’envisager une porte de sortie : ces hypothèses radicales demandent à être elles-mêmes examinées, en particulier en ce qui concerne leur *intelligibilité*.

3.6.1 Bibliographie sélective

- [1] Bostrom, N. (2003), « Are You Living in a Computer Simulation? », *Philosophical Quarterly*, 53, 211, pp. 243-255.
- [2] Descartes, R. (1641), *Méditations métaphysiques*, Garnier-Flammarion, 1979.

[3] Putnam, H. (1981), *Reason, Truth and History*, tr. fr. Gerschenfeld, A., *Raison, vérité et histoire*, Les Éditions de Minuit, 1984.

[4] Wittgenstein, L. (1969), *De la certitude*, trad. fr. Moyal-Sharrock, D., Gallimard, 2006.

3.7 Unité ou multiplicité de la connaissance : savoir, science et connaissance

Si l'on écarte (par prudence ou par réfutation) le doute radical posé par la position sceptique, il n'en reste pas moins que la connaissance semble au premier abord protéiforme. Cette apparence est-elle trompeuse ou est-elle irréductible ? La connaissance est-elle donc *une* (car toute connaissance répondrait au même schéma, ou car toute connaissance aurait en bout de course la même origine, etc.) ou est-elle au contraire fondamentalement *multiple* (car nous pouvons savoir quelque chose parce que nous l'avons vu, ou bien parce que c'est une conséquence logique de ce que nous avons vu, ou bien parce que nous en avons eu l'intuition intellectuelle, etc.). Bertrand Russell, par exemple, estime notamment qu'il faut distinguer une connaissance dite *par accointance* (c'est-à-dire par expérience directe d'une chose singulière) d'une connaissance *par description* (connaissance qui passe donc *via* des concepts généraux). Cela nous montre au passage qu'il faut certainement distinguer la connaissance du savoir : la connaissance peut sans mal être objectuelle (je peux connaître *quelqu'un* ou *quelque chose*) tandis que le savoir n'est pas objectuel (cela ne veut rien dire de dire que je sais *quelque chose* ou *quelqu'un*). Cette enquête ouvrira alors la question plus générale des *sources* de la connaissance : *comment* savoir (par quels moyens) et comment *ne pas* savoir (quels sont les obstacles) ?

3.7.1 Bibliographie sélective

[1] Russell, B. (1910), « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », *Proceedings of the Aristotelian Society* 11, pp. 108-128.

[2] Russell, B. (1912), *The Problems of Philosophy*, tr. fr. Rivenc, F., *Problèmes de philosophie*, Payot, 1989.

3.8 Les sources de la connaissance : perception et observation

Une auguste tradition, que l'on peut sans doute faire remonter à Aristote, cherchera à montrer que la source ultime de *toutes nos connaissances* est *l'observation*. Cette position – que l'on appelle habituellement *empirisme* – rejette donc tout à la fois l'idée qu'il puisse

y avoir des connaissances *avant* la rencontre avec le monde ou l'expérience des choses (des connaissances donc *innées* – on naît forcément ignorant) mais également que nos connaissances puissent réellement outrepasser les conditions perceptuelles et observationnelles qui les génèrent : il est toujours possible de *spéculer* sur ce qui dépasse nos pouvoirs observationnels, mais jamais de *savoir*. Or s'il est possible de *spéculer*, il n'est pas évident qu'il soit souhaitable de le faire. Cette position très influente trouve une de ses plus belles expressions dans les œuvres de David Hume, que nous examinerons.

3.8.1 Bibliographie sélective

- [1] Hume, D. (1739), *A Treatise of Human Nature*, tr. fr. Malherbe, M., *Traité de la nature humaine. Livre I. L'entendement*, Vrin, 2022.
- [2] Hume, D. (1748), *An Enquiry concerning Human Understanding*, tr. fr. Malherbe, M., *Enquête sur l'entendement humain*, Vrin, 2008.

3.9 Les sources de la connaissance : le cas du témoignage

Les empiristes reconnaissent toutefois volontiers qu'une très grande partie de nos connaissances (de ce que l'on identifie immédiatement comme des connaissances) nous vient en réalité de propos qui nous ont été rapportés, de choses que nous avons lues, des médias que nous regardons, des témoignages que nous prenons au sérieux. Cette question du témoignage soulève toutefois plusieurs difficultés épineuses, dont celle tout d'abord de la *fiabilité* du témoignage. On s'accordera toutes et tous pour reconnaître que les témoignages ne sont pas collectivement sur un pied d'égalité. On ne prendra pas au sérieux – toutes choses égales par ailleurs – le témoignage d'un menteur notoire, par exemple. À quelles conditions pouvons-nous alors être justifiés à promouvoir un propos issu d'un témoignage au rang de connaissance ? Dans quelle mesure pouvons-nous considérer qu'un témoignage *joue en faveur* ou est une *preuve* de quoi que ce soit ? Une approche classique consiste dans le fait de justifier la connaissance testimoniale en la ramenant à une justification non testimoniale. Une autre approche consiste au contraire à considérer qu'il n'est au fond nullement nécessaire d'épauler nos croyances issues des témoignages sur d'autres facteurs (non testimoniaux) : nous serions en réalité parfaitement justifiés à croire les témoignages de nos pairs *dès lors que nous n'avons pas de raisons d'en douter*. C'est ici aussi à Hume que l'on fait remonter un principe important d'équilibrage entre les raisons de douter et ce que le témoignage nous permet supposément de savoir. Dans le contexte des *miracles* (c'est-à-dire

des entorses prétendues aux lois de la nature), un témoignage serait par exemple clairement insuffisant.

3.9.1 Bibliographie sélective

- [1] Coady, C. A. J. (1992), *Testimony*, Oxford University Press.
- [2] Hume, D. (1748), *An Enquiry concerning Human Understanding*, tr. fr. Malherbe, M., *Enquête sur l'entendement humain*, Vrin, 2008.
- [3] Locke, J. (1689), *An Essay Concerning Human Understanding* tr. fr. Vienne, J-M., *Essai sur l'entendement humain*, Vrin, 2001.
- [4] Rini, R. (2020), « Deepfakes and the Epistemic Backstop », *Philosophers' Imprint*, 20, 24, pp. 1-16.

3.10 Les sources de la connaissance : idées innées, pure réflexion

Une des grandes difficultés pour les positions empiristes est qu'il semble y avoir des connaissances qui *ne dépendent pas de l'expérience*. Je *sais*, dira-t-on, que $2 + 2 = 4$ ou que l'après-midi vient après le matin. Je sais également, si je sais que tous les hommes sont mortels et si je sais que Socrate est un homme, que Socrate est mortel (je le sais par pure déduction). De manière plus controversée, je sais aussi ce que je suis en train de faire ou la position de mon corps, sans observation (E. Anscombe). Existe-t-il alors une ou plusieurs formes de connaissance qui seraient au fond logiquement indépendantes de ou antérieures à toute observation ? Les grands opposants historiques aux empiristes sont tout à la fois les *innéistes*, les *platoniciens* et les *rationalistes*. Cette idée de la possibilité d'une connaissance innée est en effet exposée par Platon dans le dialogue du *Ménon* par le biais du petit paradoxe suivant : d'un côté si je connais la réponse à la question que je vous pose, je ne gagnerais pas en connaissance ; d'un autre côté, si je ne connais *pas* la réponse à la question que je vous pose, comment puis-je bel et bien *reconnaître* que la réponse que vous me donnez est correcte (ou reconnaître au contraire qu'elle ne l'est pas) ? On se souvient que Socrate résout ce paradoxe en passant par une théorie (dépayante) dite de la « réminiscence » dévoilée dans son interaction avec Ménon : Ménon, l'esclave ignare, est en réalité *déjà* en possession de certaines connaissances, mais il ne s'en souvient plus. Au delà de cet exemple quelque peu pittoresque, le statut des connaissances logiques, mathématiques, conceptuelles, et peut-être même métaphysiques, constitue ici aussi un véritable défi pour l'épistémologie.

3.10.1 Bibliographie sélective

- [1] Anscombe, G. E. M. (1957), *Intention*, tr. fr. Maurice, M., & Michon, C., *L'Intention*, Les Éditions de Minuit, 2002.
- [2] Kant, E. (1781), *La Critique de la raison pure*, tr. fr. Renaut, A., Garnier Flammarion, 2021.
- [3] Platon, *Ménon*, in Brisson, L. (dir.), *Œuvres complètes*, trad. fr. Canto-Sperber, M., Flammarion, 2008.
- [4] Descartes, R. (1637), *Discours de la méthode*, Flammarion, 2016.

3.11 Les vertus épistémiques

Quoi qu'il en soit de l'opposition entre empiristes et rationalistes, la question des *sujets* de la connaissance peut donner lieu à d'autres types de problèmes, tout aussi pressants. En particulier, des problèmes concernant la *nature* des sujets de la connaissance (doit-on dire que la connaissance est le domaine réservé des êtres humains ? Les animaux non-humains peuvent-ils connaître ou savoir quoi que ce soit *au même titre* que les êtres humains ? Les machines peuvent-elles connaître ou savoir quoi que ce soit ?) ; mais également des problèmes concernant ce que l'on appelle les « vertus épistémiques ». Quelle est la *fin* de la connaissance ? S'agit-il du bien-être ? S'agit-il de la survie ? Est-on responsable de ce que l'on sait ? Y a-t-il des vertus intellectuelles (curiosité, honnêteté intellectuelle, parcimonie, etc.) et des vices intellectuels ? Faut-il, pour savoir quoi que ce soit, développer en amont une *éthique* de la croyance et de la connaissance ? L'épistémologie elle-même est-elle une discipline *normative* ou peut-elle être *naturalisée* ? Nous examinerons en outre les implications de ces conceptions de la connaissance pour nos pratiques épistémiques elles-mêmes et discuterons du rapport entre éthique et connaissance : qu'est-il en effet *permis de faire* et *jusqu'où peut-on aller* au nom du savoir ?

3.11.1 Bibliographie sélective

- [1] Engel, M. Jr. (2021), « Epistemology and the Ethics of Animal Experimentation », in Lackey, J. (éd.), *Applied Epistemology*, Oxford University Press, pp. 67-96.
- [2] Montmarquet, J. A. (1992), *Epistemic Virtue and Doxastic Responsibility*, *American Philosophical Quarterly*, 29, 4, pp. 331-341.
- [3] Zagzebski, L. (1996), *Virtues of the Mind*, Cambridge University Press.

3.12 Comment *ne pas* connaître. Les divers obstacles à la connaissance : biais épistémiques, manipulation de l’opinion, *bullshit*, etc.

S’il est sans doute bon de cultiver une éthique de la connaissance, il n’est pas toujours évident d’échapper à certains écueils (ou même de les identifier). Nous dresserons une typologie de plusieurs écueils, et nous nous attarderons en particulier sur la question des *biais* cognitifs ou épistémiques. Ces biais ont ces dernières années fait l’objet d’une grande attention, notamment du côté des sciences cognitives (psychologie cognitive, neurosciences cognitives). Ces biais se manifesteraient notamment par des raccourcis ou des simplifications dans ce que l’on identifie comme notre « traitement » de l’information, et seraient ainsi à l’origine de nombreuses *erreurs* de jugement. Ces obstacles à la connaissance prennent un tournant particulièrement dramatique dans un contexte de société de l’information de masse : comment, en effet, éviter les phénomènes bien documentés dits de « chambre d’écho » ou de *bulle épistémique* à l’heure de la « recherche (et de l’information) personnalisée » ? Comment éviter – quand toutes les données sont médiatisées par des intermédiaires douteux – les phénomènes de manipulation de masse, de désinformation à grande échelle, etc. ? Comment les possibilités nouvellement ouvertes par les récents développement du *deep learning* influencent-elles nos aptitudes à discriminer le vrai du faux et à savoir quoi que ce soit ? Les *deepfakes* par exemple, ainsi que les grands modèles de langage (de type *chat-GPT*) suscitent alors des questions urgentes pratiques (politiques et morales) touchant à nos conditions pour connaître aujourd’hui. Cette séance sera alors l’occasion de distinguer la notion *d’information* (utilisée en particulier dans les sciences dites de l’information) de la notion de *savoir* ou de *connaissance*.

3.12.1 Bibliographie sélective

- [1] Coady, D. (2012), *What To Believe Now*, Wiley-Blackwell.
- [2] Foucart, S., Horel, S., & Laurens, S. (2020), *Les Gardiens de la raison*, La Découverte.
- [3] Nickerson, R. S. (1998), « Confirmation Bias: a Ubiquitous Phenomenon in Many Guises », *Review of General Psychology*, 2, 2, pp. 175–220.
- [4] Smart, P. R., & Shadbolt, N. (2018), « The World Wide Web », in Coady, D., & Chase, J. (éds.), *Routledge Handbook of Applied Epistemology*, New Routledge.

3.13 Connaissance et capacités. Éluclidations conceptuelles du concept de connaissance

Une « analyse connective » (Hacker) du concept de connaissance ou de savoir (*knowledge*), notamment dans son rapport au concept de croyance (*belief*) peut nous sortir de certains embarras vu au cours de ces différentes séances introductives. Comme tous les autres concepts, le concept de « connaissance » doit se comprendre par un examen serré de ses règles d'usage, et il n'est pas forcément nécessaire – pour avoir les idées plus claires sur la connaissance – d'en passer par une *théorisation* de la connaissance. Le lien de la connaissance à toute une gamme d'*abilities* (aptitudes, capacités, dispositions) peut ici nous guider : toute aptitude se comprend sur le fond d'un accord sur ce qui compte comme une *réussite* et ce qui compte comme un *échec*. Qu'est-ce qui constitue alors, dans le cas de la connaissance, une *réussite*, et qu'est-ce qui constitue un *échec* ?

3.13.1 Bibliographie sélective

- [1] Hacker, P. M. S. (2013), *A Study of Human Nature, The Intellectual Powers*, Basil Blackwell.
- [2] Hacker, P. M. S., & Bennett, M. R. (2021), *Philosophical Foundations of Neuroscience*, 2^e éd., Wiley Blackwell.
- [3] Ryle, G. (1949), *The Concept of Mind*, tr. fr. Stern-Gillet, S., *La Notion d'esprit*, Payot & Rivages, 2005.